

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3050. — 60^e Année.

SAMEDI 3 JUIN 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LA REVUE DES "PETITS BLEUS" A VINCENNES

Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, accompagné du général Parreau, commandant le département de la Seine, a passé en revue, dimanche dernier, les effectifs présentés par les Sociétés de Préparation militaire.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LA PEUR

C'est un sujet délicat et qui n'est guère d'actualité. Qui parle de la peur, en France ? Qui même en ressent secrètement les effets ? Ce ne sont ni les Parisiens, ni certes les Parisiennes, qui « rigolent », quand est signalé un Zeppelin et ne consentent point à perdre un seul incident de l'affaire : ce ne sont pas les bombardés de Reims, d'Arras ou autres lieux, qu'on a tant de peine à faire rentrer chez eux quand commence la pluie d'obus ; ce ne sont pas nos infirmières, qui vivent parmi les fiévreux ; ce sont encore moins nos poilus, si bien accoutumés à l'averse de mitraille que, lorsqu'ils viennent à l'arrière, en permission, ils paraissent tout désorientés, comme des gens « à qui il manque quelque chose » ; ce ne sont pas même les civils, les pantoufleurs, les inutiles, puisque tous ceux qui ont quelque relation parmi « les gros légumes », mettent tout en œuvre pour aller faire un tour au front et obtenir l'autorisation de pousser l'excursion jusqu'aux tranchées de première ligne, ravis si leur bonne chance les conduit à un endroit « où ça chauffe » et où ils pourront bien voir. On s'évertue aujourd'hui à pénétrer dans la zone des armées avec autant d'ardeur qu'on en mettait jadis à décrocher les Palmes ou le Poireau. Jamais la petite ville française de Thann, en Alsace, n'a reçu plus de touristes que depuis qu'elle vit sous les bombes et nul ne met un instant en doute que si les circonstances permettaient la création d'un « train de plaisir » pour Verdun, la Compagnie du chemin de fer de l'Est réaliserait de ce fait des recettes qui voisineraient avec la fantastique.

Donc la peur, en aucune époque, n'a compté moins d'adeptes que par ce temps de catastrophes et de carnages : vieilles qualités de notre race, atavique amour du danger, besoin d'aventures, miraculeuse facilité d'assimilation, snobisme même, question de mode ou fanfaronnade ? Il y a peut-être de tout cela dans ce dédain superbe du péril : c'est affaire aux psychologues d'en démêler la composition et d'en analyser les éléments. Mais ça n'empêche point que, lorsque nous lisons ces communiqués tragiques signalant des rafales ininterrompues de projectiles monstres, quand nous contemplons les photographies nous montrant l'aspect du pays ravagé par la mitraille, où plus un arbre ne possède une branche, où chaque pouce du sol est retourné comme par une explosion de volcan, nous sentons passer sur notre nuque un frisson d'effroi et nous nous demandons avec une sorte d'épouvante incrédule : — Est-il possible que des hommes puissent tenir là ?

Quand l'un de ces géants de bravoure et d'endurance nous est rendu pour quelques jours, quand il paraît frais et calme, l'air reposé, la mine florissante et joyeuse, il se trouve inmanquablement dans le cercle qui l'entoure quelque jeune femme, — de celles qui, de loin, ne rêvent que bataille et contre-mine et portent à leur doigt rose le bijou à la mode, la bague dont le chaton renferme, sous verre, *un pou des tranchées*, — pour s'exclamer avec admiration : — « Comment ! vous étiez à Douaumont ! Ah ! que vous devez avoir eu peur ! » Le poilu sourit, lève les épaules et fait des lèvres cette moue qui, dans toutes les mimiques du monde, signifie indifféremment : Ma foi ! Pas tant que vous croyez, — ou : je n'en sais rien, — ou encore : je ne me rappelle pas ! Il est très difficile d'en tirer autre chose ; et, de fait, *ils ne savent pas*. Ça, c'est le vrai courage : et n'oubliez pas que cette insouciance est affectée ou sournoise ; non, ces braves ne *bluffent* pas ; l'heure n'est pas venue de recevoir leurs confidences ; dans quelques années seulement, quand ils seront en mesure et qu'ils trouveront le temps de classer leurs impressions passées et de se les remémorer, ils nous les conteront sans jactance ; mais ce qui m'assure que leur indifférence actuelle est sincère, c'est que je la retrouve à toutes les époques de notre histoire, chez tous ceux qui ont écrit les souvenirs de leurs campagnes.

J'ai lu beaucoup de *mémoires* militaires ; c'est là, par le temps qui court, l'occupation la plus conforme à nos préoccupations patriotiques, celle qui nous détourne le moins du cauchemar latent dont nous sommes obsédés : eh bien,

quelle que soit l'entière franchise de la plupart de ces récits, si j'ai constaté que la première affaire, le baptême du feu, ne va jamais sans une certaine émotion, jamais non plus, même en lisant « entre les lignes », je n'ai rien surpris qui ressemblât à de la peur, la vraie peur qui paralyse, qui étire le cœur, qui trouble les idées et fait plier les genoux. Peu de militaires, il est vrai, s'étudient : ils sont plus enclins à l'action qu'à la psychologie : celui qui, je pense, a le plus ouvertement procédé à son examen de conscience, est un combattant de 1870, le lieutenant Léonce Patry, qui, retraité vingt ans plus tard comme lieutenant-colonel, a publié sous ce titre : *La guerre telle qu'elle est*, une relation de sa campagne bien supérieure en pénétration et en diagnostic à ce qu'écrivent habituellement les militaires. Celui-là, — sans pose comme sans réticence, — a pris le soin de s'analyser et il nous rapporte simplement le résultat de cette étude intérieure.

La première fois qu'il vit le feu, c'était le 14 août, à la bataille de Borny : l'affaire commençait par une canonnade ; on fait avancer l'infanterie ; le 6^e régiment, dont il fait partie en qualité de lieutenant, marche en colonnes à l'ennemi : on traverse ainsi le parc d'un château : première impression, — désagréable : les infirmiers étalent sur les pelouses des bottes de paille pour y coucher les blessés que la mitraille va faire : tout de suite après, rencontre de civils et de cacolets, déjà chargés de pauvres diables dont le sang coule et qui gémissent lamentablement. La compagnie est déployée : les balles passent drues au-dessus des têtes ; tapage infernal ; les branches des arbres hachées tombent en pluie sur les soldats qui se comportent bien mais paraissent un peu ahuris par le vacarme : le lieutenant va de l'un à l'autre, parlant à chacun, les faisant rire : les Prussiens occupent un petit bois ; il faut le leur enlever : en avant ! Grand désordre ; toutes les compagnies sont mêlées ; le bois est pris ; on attend sur place de nouveaux ordres ; la nuit vient ; la bataille est finie : tout le monde est enchanté ; le capitaine passe et félicite ses hommes. Le narrateur alors fait un retour sur lui-même : — « Eh bien, me dira-t-on, quel effet vous a produit cette première affaire qui a été somme toute assez chaude ? Je serais fort embarrassé pour répondre car *l'effet a été tout à fait nul*. J'ai été, pendant tout le temps que nous avons été engagés, tellement occupé de mes soldats et de mes fonctions, que je n'ai vraiment pas trouvé une minute pour me tâter le pouls et savoir si, oui ou non, j'avais la fièvre de l'émotion. Je n'ai eu à me faire aucune violence pour marcher ; je n'ai pas un seul instant pensé à recevoir un coup quelconque. Je me suis plutôt senti exhaussé en quelque sorte, en tous cas sans exaltation aucune, car le calme qui forme le fond de mon caractère n'a été en rien altéré. J'ai depuis demandé à plusieurs de mes camarades qui, comme moi, avaient vu le feu pour la première fois, le 14 août, quel genre de sensation ils avaient éprouvé dans cette mémorable circonstance, et tous m'ont paru avoir été logés à la même enseigne que moi. Voilà la vérité telle quelle ».

Mais la nuit venue, la lune déjà haute, le lieutenant Patry entreprend une petite exploration dans le bois : les cadavres y sont nombreux ; derrière un talus six ou sept Allemands gisent entrelacés : ils doivent tous être morts car rien ne bouge. Il poursuit sa promenade et voilà que, en tournant le tronc d'un gros arbre, il se trouve nez à nez avec un grand Allemand, tout debout, adossé à l'arbre, le bras levé : un rayon de lune tape en plein sur sa figure livide ; l'officier s'arrête *terrifié* : non pas qu'il eut un instant le soupçon que « ce spectre ne fut pas mort et qu'il pût en quoi que ce soit être menaçant » ; mais cet aspect, en ce lieu, à cette heure, avec cet éclairage, était vraiment fantastique et le lieutenant en reçut une commotion « qu'on ne peut définir autrement que par le mot banal de peur ». Il sortit du bois au plus vite et ne se sentit tout à fait à l'aise que quand il eut regagné sa compagnie.

Tels sont les faits : ils prêteraient à un psychologue l'occasion de maints commentaires ; voilà un jeune officier qui, au cours d'un combat meurtrier, en présence d'un danger réel et inédit, n'éprouve aucune émotion, et qui, à la vue d'un spectacle où il ne court le moindre péril, se sauve pris d'effroi. Il n'a pas eu peur *de la mort*, mais il a peur *d'un mort* aperçu au clair

de lune. Serait-ce que la peur, elle aussi, ne va pas sans éducation, qu'elle est le résultat d'une sorte de « culture » ? Jeté à l'improviste en risque de trépas, l'homme est brave et insensible : il tremblera, deux heures plus tard, devant un cadavre, — inoffensif comme tous les cadavres, — parce que c'est là un objet de répulsion instinctive et « accumulée », parce que l'imagination joue ici son rôle, qui est nul dans le premier cas, soit que le temps lui manque pour intervenir, soit qu'elle soit distraite par des occupations plus pressantes.

Ainsi la peur est capricieuse : elle prend le plus brave au moment où il s'y attend le moins, et il y aurait ici à aborder le chapitre des sentiments. Pourquoi, loin de l'ennemi, en plein cantonnement, un soldat jusqu'alors insouciant, qui a vu le feu bien souvent et qui s'y est comporté vaillamment, éprouve-t-il tout à coup la crainte de la mort prochaine, comme s'il sentait venir à lui, de loin, alors qu'aucune circonstance n'en présage l'approche, le souffle froid de « la camarde » ? Marbot, dans ses *mémoires*, conte, de cette singularité, un exemple des plus frappants. Le précieux récit que nous suivons nous en fournit un autre, assez étrange, en rapportant que le jour de la bataille de Saint-Quentin (19 janvier 1871), un sergent de la compagnie de Patry, récemment promu capitaine, fit faire un détour à ses hommes pour éviter un prêtre qui s'enfuyait. — « En quoi, lui demanda son officier, la vue de cet ecclésiastique peut-elle influer sur la marche de la colonne ? »

Et l'autre de répondre : — « Mon capitaine, il faut qu'il passe à notre droite. S'il passait à notre gauche, cela nous porterait malheur. »

Patry se mit à rire. Quant au superstitieux sergent, sa précaution étrange ne l'empêcha pas d'être tué d'une balle au front, quelques heures plus tard.

Mais qui n'excuserait ces petites faiblesses ? Tout être pensant qui frôle incessamment la mort a de pareilles appréhensions, qui ne rétrécissent en rien sa bravoure et disparaissent dès l'entrée en action.

Ce qui frappe, à la lecture de ces livres où sont contées les guerres d'autrefois, c'est combien elles ressemblaient peu à celle d'aujourd'hui. Même en 1870 où la campagne fut, pour les nôtres, si rude et exigea une si insolite dépense d'énergie, la bataille paraît un jeu en comparaison des formidables mêlées d'aujourd'hui. On n'en cite pas une, je crois, qui se prolongea au delà du coucher du soleil : quand le crépuscule tombait, c'était le repos : les troupes regagnaient leurs cantonnements et se *refaisaient* derrière leurs avant-postes. — Maintenant, sans répit, la lutte dure plusieurs mois ! L'ouragan de plomb fait rage jour et nuit ; dans l'ombre, les projecteurs lumineux fouillent les positions de l'adversaire et les canons géants tonnent incessamment. Tous les éléments se conjurent en un seul, le feu : la terre éclate, l'eau se fait mitraille, le ciel verse des bombes ; plus de sommeil, plus d'arrêt possible dans l'exaltation du combat, plus d'accalmie dans la tension fiévreuse de toutes les forces du soldat. Par quel miracle de bravoure et de patriotisme des êtres de chair et d'os, de muscles et de nerfs, résistent-ils à cet effrayant effort de volonté ? — Ils y résistent cependant et c'est en lui qu'ils puisent l'ardeur, sans cesse renouvelée d'elle-même, qui fait l'ébahissement des physiologistes et fera celui de la postérité. Il serait malaisé de diminuer en rien la gloire de nos ancêtres, mais qu'étaient les soldats de Fontenoy, les grognards d'Austerlitz, les braves pioupiou d'Afrique, en regard des merveilleux et gigantesques poilus de 1916 ? Il semble que, en eux, le courage et l'endurance aient atteint leur apogée : l'imagination ne conçoit rien au delà de leur héroïsme.

Et la peur, dans tout cela ? C'est un vieux mot qui n'a plus cours : c'est un souvenir à reléguer parmi le bric-à-brac rétrospectif, avec les arbalètes, les canons se chargeant par la bouche, le fusil à baguette et la charge en douze temps. Personne ne pense à elle, pas plus qu'on ne pense aux maladies abolies, telles que la lèpre ou la fièvre quarte. Et si jamais nous avons une Académie de poilus, vous verrez que son dictionnaire accolera à ce vocable, — qui, depuis longtemps déjà, au dire d'un vieux guerrier, — n'était *pas français*, la traditionnelle mention : *substantif suranné, — hors d'usage*.

G. LENOTRE.

VERDUN

Autour de la célèbre citadelle, bouleversant la guerre linéaire, s'est féroce-ment épanouie la bataille. On la croyait finie, retournée à l'alignement monotone. N'a-t-elle pas ensanglanté pourtant ces jours de Floréal d'un soubresaut terrible ?

Approchons-nous. Comme les vastes temples antiques, ce champ de bataille a ses enceintes successives à travers lesquelles on pénètre par degrés jusqu'au lieu du sacrifice. Les camions automobiles aux croupes épaisses et grisâtres se suivent, lourdement sur la route, avec leurs moteurs qui barrissent, comme un cortège d'éléphants de guerre. La campagne est verte, boisée, vallonnée, délicatement touchée de soleil. Une petite ville, d'un geste adroit, s'équilibre sur un escarpement, tortillant ses ruelles, hissant ses maisons les unes par-dessus les autres. Grouillante de troupes au repos mêlées à la population civile, elle est attifée comme un dimanche de garnison. La seule évocation guerrière c'est, aux carrefours, sur une pancarte de bois, avec une flèche indicatrice, un nom, le nom de la bataille qui fait retourner la tête aux passants dans les cinq parties du monde.

Les femmes ne prennent point d'airs trop fâchés aux plaisanteries joyeuses, aux saluts guerriers et galants qu'on leur lance, du fond des camions, comme des confettis. Pour ceux qui vont là-bas, il n'y a point de mijaurées. Toutes ont des sourires et quelques-unes ont un baiser pour ces soldats auxquels la poussière a donné des visages de pierrots. Dans ce pays où la femme est souveraine et où l'on aime, pour lui plaire, à faire fleurir le mépris de la mort, ne semblent-ils pas ces braves prononcer à la française leur : « Ave Cæsar, morituri te salutant ».

On voit reparaître encore autour de la ville, cette campagne souriante et paisible, ces habitants actifs à leur besogne, ces animaux dans les prés, ces cultures de printemps pleines de promesses et toujours, aux carrefours, le grand nom de la bataille et la flèche indicatrice.

**

Voici que d'autres convois nous croisent et nous rejoignent. Il en arrive de partout. La route ne suffit plus aux transports. De chaque côté les prairies s'étiolent, sillonnées de pistes, foulées et desséchées par les campements, les baraquements, les parcs d'aviation, les dépôts de munitions et de vivres. Les villages et les champs se confondent. Les cultures, écrasées, le cèdent aux herbes folles. Plus de silhouettes féminines, plus d'oeillades ni de sourires. C'est l'immense camp militaire devant lequel s'arrête la population civile. C'est la première enceinte du Temple au sortir des jardins. Là sont les entrepôts, là se multiplie l'activité des serviteurs. Elle est animée, colorée, puissante ou drôle. Sur le bord des chemins, les chevaux de trait alignent à la corde leurs ossatures énormes. Les uns, penchant leur grosse tête, cherchent sur le sol un peu d'herbe sauvée, d'autres, y renonçant, se sont endormis sur trois pieds, une hanche en l'air, l'autre rentrée, l'encolure pendante. On ralentit pour ne pas en bousculer qui vont à l'abreuvoir, l'œil torve, le poil broussailleux ou pelé, traînés au bout d'une corde par d'impayables types frusqués comme il y a vingt ans pour les chansons militaires et dont on n'aperçoit, quand leurs carcans viennent par hasard à s'ébrouer autour d'eux, qu'une pipe dans une trogne. Et puis ce sont les tentes camouflées qui prolongent habilement les frondaisons voisines, évoquant, au coin des bois, ces cirques ambulants devant lesquels se pâmaient nos petites imaginations quand nous rôdions, enfants, autour de leurs toiles. La solitude et le repos ont fui ces pentes et ces chemins de terre où la silhouette d'un

paysan s'harmonisait avec le silence. Ce n'est partout que pyramides de caisses à travers lesquelles circulent les gros attelages, dérapent les autos-camions, passent secoués au trot de leurs grandes bêtes des cavaliers débraillés. Tout ceci n'est que désordre apparent et vitalité réelle ; c'est de la foule organisée. La netteté des besognes apparaît dans la démarche, dans la physionomie, dans le geste. L'aspect général est pourtant bien celui d'une immense banlieue foraine, d'une sorte de kermesse où le détail trivial ne s'embusque pas toujours au coin du tableau.

**

Sur la place d'un petit village que nous traversons, tout ce mouvement qui afflue de l'arrière et reflue vers l'avant s'apaise, se range, se dispose, s'encadre, avec une diminution sensible de la turbulence et du bruit, aboutit à de belles ordonnances de voitures serrées et alignées, s'achève en estafettes soignées qui passent d'un air discret. Une sorte de réserve, une bonne tenue décorent tous les maintiens. C'est un Quartier Général. Ici réside une pensée, elle semble avoir répandu dans l'atmosphère cette impression de dignité et de respect qui émane des puissances invisibles. Toute cette vaste organisation de l'arrière, comme celle de l'avant que nous apercevons tout à l'heure, afflue et reflue sous l'impulsion de cette force immatérielle. C'est pourquoi elle se recueille au centre du mouvement, isolée de tout brusque contact au sein de sa méditation.

Maintenant ce n'est plus la kermesse, l'entrepôt de fortune au bord des routes. Il règne sur les échelons qui s'approchent de l'avant une ordonnance plus militaire, on sent qu'on est passé par le laminoir du Quartier Général. Les campements ne s'étalent plus au fond des vallées. Ils s'accrochent aux pentes, s'enfoncent vers l'abri des bois. Quelques bivouacs débordant les lisières ont l'air de figurer sur le plan des côteaux de vieilles estampes militaires. Les troupes ayant quitté leurs palanquins gris s'avancent en colonnes minces. Le paysage prête à cette évocation des enceintes successives d'un Temple. Il est formé d'une suite de vallons enclos de hauteurs boisées au fond desquels se recueillent de petits villages. A mesure qu'on avance, le bruit du canon s'amplifie et le village que la confusion des toits rouges fait de loin paraître intact, présente à la traversée ses maisons effritées, lézardées, effondrées. Parfois une colonne d'épaisse fumée se dresse au bout d'un long sifflement. On la voit bien avant d'entendre éclater l'obus incendiaire dont elle provient. Quelques secondes... puis de longues flammes frémissantes étreignent les murailles, les font éclater, les dévorent et, repues, s'affaissent peu à peu sur leur festin en étouffant pendant des heures avec de grands spasmes lumineux qui font chanceler les nuits.

Les convois de première ligne circulent hardis et indifférents parmi ces ravages, arrêtant aux abreuvoirs, près des décombres fumants, leurs chevaux hirsutes. Ils passent. Ceux qui demeurent, ceux qui vivent en permanence dans cette zone se sont réfugiés dans les caves et sous les bois. Ainsi qu'aurait pu l'écrire un revenant du « siècle sensible », les hommes dans ces contrées ont abandonné leurs maisons pour aller vivre dans les forêts. Mais les travaux qu'on y pratique stupéfieraient ce doux rêveur. Aux profondeurs des futaies où régnaient jusqu'ici le silence et les biches, se développent des cités de fer plus fabuleuses qu'un conte de Perrault ; et l'atmosphère est ébranlée par la ruée des obus jaillissant des canons invisibles.

**

On débouche de ces hauteurs dans la vallée suprême où s'expriment toutes les pensées, où se concentrent toutes les ardeurs et au milieu de laquelle s'élève, dans une fumée constante, un faisceau de collines aux noms immortels,

C'est le sanctuaire autour du Saint des Saints. Deux ou trois villages gisent muets, sans mouvement, au fond de ces vastes solitudes. Pas un cocorico ne s'élance vers le ciel, pas la plus petite forme humaine ne bouge au milieu des jardins. La terre ne porte plus le damier des cultures. Les traces de la paix ont disparu. Il n'y a que de l'herbe et d'ocres espaces bouleversés. En face, l'artillerie ennemie règne sur les crêtes, battant de larges rafales ces pentes qu'on ne descend le jour que seul ou par petits groupes. Et l'on s'achemine entre la vie et la mort vers quelqu'un de ces hameaux figés pareils à des bergères au capuchon rouge que la peur aurait clouées sur place. Ça et là viennent s'écraser les gros projectiles. Un hurlement les annonce, un hurlement de sorcière aspirant la chair fraîche. La masse de fumée noire qui les révèle, quand ils éclatent, ressemble à une tête échevelée de Gorgone secouée d'un formidable ricanement et ils essaient de grands trous béants et frais dans l'herbe presque charnelle du printemps. Un de nos canons dissimulé dans quelque chemin creux semble arracher l'air d'un coup sec de départ. Ces sonorités toutes proches, individualisées sur nos pas, se détachent non sur le silence, mais sur un ébranlement constant de l'atmosphère que des multitudes de canons secouent de leur rythme hautain. Pourquoi cette étrange attirance, cette sorte de beauté qui anime le farouche orchestre ? Ne sent-on pas que les fibres se tendent vers cette harmonie, que l'âme tournoie dans ce vertige ? Est-ce la mort qui ruse, déguisée en Reine de Saba ? « Approche, semble-t-elle chanter, je ne t'étoufferai pas dans mes bras, tu auras des chances de retour, mais en risquant mon étreinte tu éprouveras des angoisses merveilleuses et tu t'en retourneras plus grand que les autres hommes ! Il est vrai que tu ne pourras jamais revenir, mais quelle transfiguration ! » Chanson perfide, leurre passager qui s'exalte ou s'affaisse suivant les battements du cœur. La vérité qui fait qu'un pas sur cette route entraîne l'autre, on la touche plus nette, plus simple et plus forte en avançant, c'est bien le clair appel de la Patrie !

Dans le fracas et la fumée, sur le mont, sur la crête, sur la côte au chiffre immortalisé se consomme le sacrifice. Ils montent là d'un air grave, consentants et dignes. Peut-être convient-il de respecter ce voile solennel, ce grand zaimph de fumée qui s'étend sur ces souffrances, sur cette consécration d'héroïsme... Ne suffit-il pas de regarder ceux qui redescendent et déchirés, poussiéreux, haletants, peuvent dire : « Ils ne nous ont pas arraché notre sol ! »

Les voilà qui reviennent d'un pas traînant, le buste penché, la démarche simple, avec un visage émacié, où se creusent des yeux qui semblent avoir regardé par delà la mort. Ils ont le geste lent, la voix calme, une grande mélancolie, une surprise très douce de vivre ; on dirait qu'ils sont pour eux-mêmes leur propre apparition. La longue étreinte de la mort, les agonies toutes proches, la volonté de demeurer là le temps fixé, la vie concentrée dans l'honneur les ont en quelque sorte immatérialisés. Ils ressemblent à ces ombres héroïques qui promenaient dans l'Elysée virgilien leur mélancolie glorieuse.

Sans doute, redescendus parmi les hommes et si simples d'ailleurs en cette sublimité d'expression qu'ils ne recherchent pas, reprendront-ils peu à peu leurs allures coutumières, laisseront-ils s'enliser au fond d'eux-mêmes ce moment de leur âme. Il y en aura par les villes et par les villages, il y en aura dans les boudoirs qui museront près des coquettes, il y en aura qui siffleront leur chanson sur les échafaudages, au coin des boutiques, au bord des chemins, il y en aura d'essaimés par toutes les maisons de France ! Lors, il faudra vénérer, sous les visages ordinaires et sous les espèces banales, le som-
meil des anciens Dieux !

LÉLAN,



LA REVUE DES SOCIÉTÉS DE PRÉPARATION MILITAIRE A VINCENNES. — Le général Dubail saluant le drapeau de la Fédération.



LE FESTIVAL MUSICAL DES TUILERIES. — La musique des Equipages de la flotte, celle des Guides belges et celle de la Garde républicaine ont donné aux Tuileries devant une foule immense une fort belle Fête musicale au profit de l'œuvre du « Souvenir de la France à ses Marins ».



Le général Gallieni. (D'après le très beau portrait du peintre J. F. BOUCHOR.)



Le général Gallieni, dans son cabinet du Ministère de la Guerre.



Le général en grande tenue.



Dans l'intimité: le général Gallieni grand-père. (Photos Manuel.)

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI, LE SAUVEUR DE PARIS EN SEPTEMBRE 1914,



La mission parlementaire russe composée des Membres du Conseil de l'Empire et des Délégués de la Douma.



La réception organisée en l'honneur des Délégués dans les jardins de l'Ambassade de Russie, rue de Grenelle.



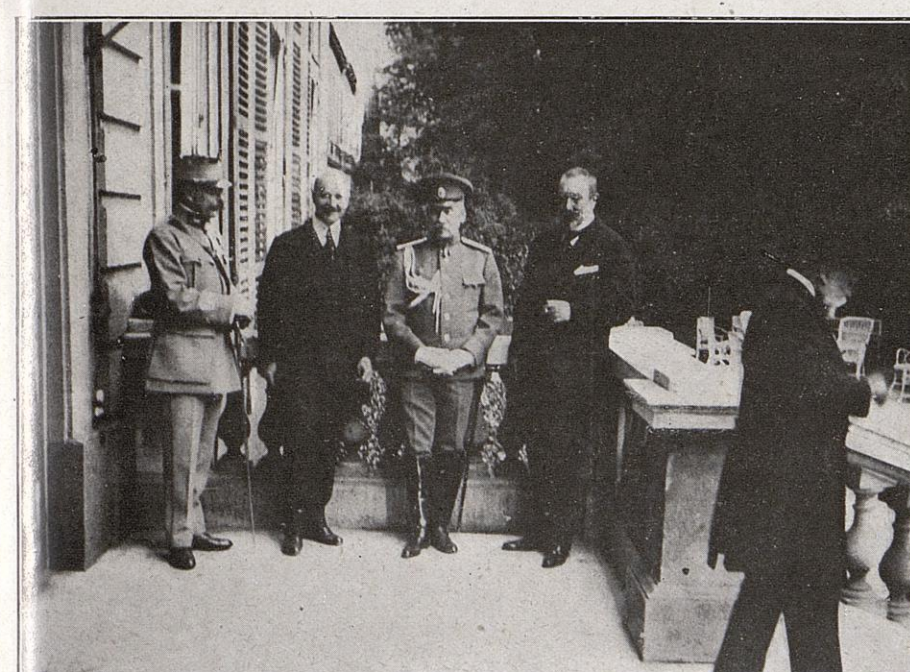
Arrivée aux Affaires Étrangères de la Mission qui y prit contact avec les personnalités politiques françaises.



S. E. l'ambassadeur de Russie, M. Iswolsky.



S. E. l'ambassadeur d'Italie, M. Tittoni.



Le Prince d'Arenberg, le général Gilinsky, le comte Wielopolsky.



M. Aristide Briand prenant congé de S. E. Mme Iswolsky.



Le général Florentin, le général Galopin, les officiers de la maison militaire du Président et de la Garde républicaine.



Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, s'entretient avec le grand Chancelier de la Légion d'Honneur.



Quelques personnalités en vue de l'Ambassade de Russie : Prince Kougoucheff, M. Raffalovitch, M. Nissokowitch.



S. E. l'ambassadeur de Russie, qui s'est entretenu avec la plupart de ses invités et a charmé ses hôtes par l'exquise bonne grâce de son accueil. (Clichés Naudin.)

LA DÉLÉGATION DES MEMBRES DU CONSEIL DE L'EMPIRE ET DE LA DOUMA VENUS A PARIS POUR CÉLÉBRER LE VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ALLIANCE

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — *Les neutres qui agissent.* — Un visage simple et franc, certain air de lenteur avec de subites vivacités dans le regard, cette lueur qu'on voyait aux abat-jour de soie, au temps des lampes.

J'ai devant moi, modeste, charmant, un des hommes — un Suisse, un neutre, — qui ait le plus fait pour l'amélioration du sort des prisonniers en Allemagne. Il appartient à ce corps anonyme, spontanément créé à Genève, aux premiers mois de la guerre, et qui est devenu rapidement un des offices les plus occupés, les plus sollicités, les plus débordés et les plus indispensables du monde.

— ... Cela a commencé avec presque rien, mais avec beaucoup de volonté et le plus d'intelligence possible.

C'était en novembre 1914... Mon interlocuteur soupire :

— Aujourd'hui, nous sommes divisés en trois sections : section franco-belge, section anglaise, section russe. Chacune d'elles a son organisation propre et conserve dans ses travaux toute son autonomie ; mais dans le plus large esprit d'unité morale et de concours mutuel.

La section franco-belge est purement française ; les bureaux sont situés dans la gare même, à proximité des wagons allemands, qui attendent le pain et les vivres destinés aux camps de vos prisonniers. Certains jours, à la fin de l'année dernière, principalement, nous nous sommes trouvés devant de véritables montagnes de pains, de colis de vêtements, de caisses de médicaments et de livres.

Voulez-vous quelques chiffres ? me demande mon visiteur avec son grand sourire calme.

J'insiste. Il réfléchit un instant et sort un petit carnet de sa poche.

— ... Du 1^{er} janvier 1915 au 31 mars 1916 : 250.000 kilogs de vivres, pain non compris. Ces 250.000 kilogs représentent tout près d'un million.

Passons au pain. Nous en avons expédié, toujours du 1^{er} janvier 1915 au 31 mars 1916, 825.000 kilogs, pour une valeur de près de 500.000 francs.

A l'heure actuelle, les expéditions mensuelles dépassent 150.000 kilogs, sans compter 100.000 kilogs de biscuit.

En résumé, notre bureau a distribué, en quinze mois : 1.275.000 kilogs de vêtements et denrées, entre 20.000 prisonniers des camps de Bavière, de Bade et de Wurtemberg... »

Ce que l'ami qui veut rester anonyme ne dit pas, c'est l'abnégation, la patience, la ténacité, exigées pour organiser avec les différents camps ce vaste réseau de communications, malgré l'indifférence ou la mauvaise volonté teutoniques ; les difficultés rencontrées pour se renseigner sur la situation sanitaire et morale de nos soldats internés en pays ennemi, assurer le service des arrivages, etc., etc.

En regardant ce Suisse qui n'a ni fils, ni parent à la guerre et qui a laissé toutes ses occupations, ses travaux pour procurer un adoucissement au sort des nôtres, j'imagine le réel réconfort que ce doit être pour eux, avides de nouvelles, de sentir le voisinage de si effectives sympathies.

Je songe à ce mot d'un père en larmes, dont le fils est interné en Allemagne :

— Il me réclamait des livres, au début... A présent, il ne demande plus qu'à manger !

Mot qui peint bien l'affreuse détresse de certains de nos exilés et qui rend plus noble, plus digne d'admiration et de reconnaissance l'attitude de ces amis de la France, dont les actes, les paroles, le feu qui les anime ont toujours je ne sais quoi qui sent l'amour et qui évoque la passion.

* *

MARDI. — *Les civils ne changent point.* — Que de gens ne peuvent apprendre certain succès de certain capitaine, sans aussitôt l'opposer à un autre, ne prétendre l'en glorifier que pour diminuer les mérites d'un chef pour lequel ils ne se sentent pas ou ne se sentent plus d'attachement.

S'il fallait se laisser aller à leurs enthousiasmes et à leurs déceptions nous changerions de commandement comme certaines ménagères changent de bonnes.

Ces mouvements d'humeur ne nous paraissent nouveaux que parce que nous manquons de l'habitude de la guerre. Nos pères y sont tombés tout comme nous.

Pendant la Fronde, La Rochefoucauld pouvait écrire cette *maxime* qui semble, aux noms près, d'hier ou de demain :

« Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres ; et quelquefois on louerait « moins Monsieur le Prince et Monsieur de Tu- « renne, si on ne les voulait point blâmer tous « deux. »

* *

MERCREDI. — *En marge de la guerre, pour servir à la Petite Histoire de ce temps-ci.* — Le pâtissier de province n'a jamais été si fréquenté que depuis quinze mois. Les pyramides y sont plus hautes dans les comptoirs bas et sur les assiettes, qu'elles ne l'étaient à la paix, en aucun jour de fête.

Aussi, le pâtissier est-il devenu le point de mire de tous les commerçants. A l'heure du goûter, ils guettent les vitres de son magasin. « Ah ! ce pâtissier, un scandale !... En temps de guerre devrait-on fabriquer des machins à la crème, des tortillons glacés, des pralinés, des *sucreries*, à la pistache, à la gelée de groseille, etc... »

La boutique du pâtissier ne désemplit pas. Les soldats blessés, en traitement dans les différents hôpitaux de la ville, entrent manger une tarte, un baba, un éclair... Une jeune maman qui est venue voir son « bleuet », lui fait prendre une tasse de chocolat et le gave de brioches... Un officier, qui porte un bandeau noir sur un oeil, accompagné de sa femme et de la sœur de celle-ci s'installe à une table... Et figurez-vous qu'on y voit même de ces petites dames qui... de ces femmes que... de ces demoiselles, trop élégamment habillées pour la province, qui sont venues se fixer dans certaines villes de garnison, à cause de certain officier qui s'y trouve également.

Le va-et-vient de la boutique se prolonge sur le trottoir... Des jeunes filles emportent de petits paquets de desserts ou de goûter pour la maison. Le « permissionnaire » vient d'arriver, il faut le choyer. Il aura très faim. Le père a commandé un gigot... ; mais la maman et les sœurs, elles, courent chez le pâtissier. Ce qu'on réclame le plus pour les soldats n'est-ce pas des *douceurs* ?

Mais voilà qu'une automobile s'arrête. Des voyageurs en descendent...

Le pâtissier !... Ce pâtissier ! grommellent entre leurs dents l'antiquaire, qu'on a un peu délaissé depuis deux ans, et la marchande de frivolités, qui vient, précisément, de recevoir, de Paris, la jupe la plus courte et la plus ample qu'on ait jamais vue... même à Paris !

* *

JEUDI. — *Celles qui n'en veulent rien savoir.* — Arabella a touché pendant la guerre tous ses loyers. Eudoxie, depuis vingt-deux mois, n'a pas reçu un centime de ses locataires.

Arabella possède quelques immeubles dans ces quartiers à l'ouest de Paris, où l'on compte pour ainsi dire autant d'arbres que d'habitants. Deux ou trois charmants hôtels qu'elle fit successivement construire avec l'espoir de s'y plaire et dont elle se déprit rapidement, étaient loués par elle à des Américains. Bref, le moratorium, les moratoria ou les moratoires ne l'ont en rien touchée et, même, le plus lourd de ses appartements, qui se trouvait vacant avant la mobilisation, lui a été loué depuis — et avec une sensible augmentation qu'elle sut obtenir de son gérant — à un fournisseur de je ne sais quelle graisse aux armées.

Eudoxie avait fait édifier à la limite de certains faubourgs de hautes maisons pareilles à des ruches. Elle y logeait des familles entières, dans quelques petites pièces, fort exigües, mais que l'ouverture de leurs fenêtres, leur carrelage et leurs facilités d'avoir de l'eau faisaient passer pour des modèles d'installations ouvrières et qui lui donnaient, à peu de frais, des airs de philanthrope.

Alors qu'Arabella rentre dans tous ses loyers, dont le moindre est de dix mille francs, Eudoxie ne touche pas un liard des siens, qui ne vont jamais au delà de six cents francs.

Tandis que la première se félicite d'être propriétaire, la seconde fulmine contre la mauvaise

combinaison que c'est de vouloir aider son prochain et tenter de faire son devoir.

Eudoxie et Arabella étaient les meilleures amies du monde, en ce sens que c'est pour des femmes être fort affectueusement unies que de se prendre ondulateurs, couturiers, adresses de lingères et bottiers, se faire faire un petit salon à la nuance du jour, par le même tapissier, et donner à penser aux visiteurs qui fréquentent chez l'une et chez l'autre qu'ils n'ont pas changé de logis en allant d'Eudoxie à Arabella.

Pour ne point tricher avec le vrai il est juste de dire qu'Eudoxie est, en tout, à l'affût de plus de nouveautés qu'Arabella et que c'est Eudoxie qui trouve les adresses, décrète le fournisseur auquel il est bon de s'adresser et la transformation indispensable que devra subir telle ou telle pièce du logis.

Eudoxie ne décolère point. Elle est devenue socialiste, syndicaliste, révolutionnaire. Elle débite sur la guerre des choses redoutables —

bien

que la guerre ne paraisse pas l'affecter profondément et que la reprise ou la perte de Douaumont ne sauraient modifier d'un point l'emploi d'une de ses journées.

La récente loi votée par la Chambre a porté notre philanthrope au comble de la rage. Elle a écrit au député de son arrondissement. Elle veut qu'on partage. Arabella, qui la traite de plus haut maintenant et s'achète des sièges ou se commande des robes sans lui demander conseil, Arabella déclare qu'elle ne tolérera point qu'on lui fasse verser un centime au bénéfice de propriétaires, qui ne se seraient jamais souciés d'elle en d'autres temps et ne lui semblent dignes d'intérêt en rien.

Eudoxie riposte. Les propriétaires lui paraissent peu intéressants qui ont pu recevoir un centime pendant que la France... le peuple français, etc... Mais Arabella proteste que ses locataires sont américains ou à l'abri du besoin, qu'ils gagnent sur les fournitures vendues par eux, etc... !

— Raison de plus pour partager avec nous, riposte Eudoxie, qui ajoute que le Sénat va tout mettre heureusement au point...

Et comme Arabella l'invite à dîner, elle refuse sèchement... Voici nos deux femmes brouillées.

Vous ai-je dit qu'elles sont divorcées et n'ont point d'enfants ?

* *

VENDREDI. — *Une « avance » facile à rattraper.* — Quand il est deux heures à Berlin, il est une heure seulement à Londres et n'est que midi à Paris...

Quel peuple ne serions-nous pas, si tant de Français n'éprouvaient le besoin de manifester qu'ils existent en discourant à propos de tout, à perte de souffle. L'avance de l'heure qui nécessita tant de débats à la Chambre et fut d'ailleurs repoussée par le Sénat, s'est trouvée adoptée tout naturellement, sans discussion, par les Anglais et par les Boches. Les gouvernements respectifs du roi George V et du Kaiser ont pensé qu'il était bon d'avancer, d'abord, les aiguilles des horloges et qu'ensuite il serait temps d'aviser. Nous, nous avons beaucoup parlé de l'avance de l'heure, polémique, discours... Et, les Anglais qui débarquent chez nous à Boulogne ou à Dieppe doivent commencer par faire retarder leurs montres de soixante minutes.

Tant que cette formalité de donner un coup de pouce aux aiguilles n'était que projetée, qu'aucun Etat n'avait encore pris de décision, nous pouvions écouter les bavards. Mais aujourd'hui n'est-il pas un peu humiliant d'avouer pareille soumission à la routine, une telle crainte de devoir modifier quelque chose dans nos habitudes.

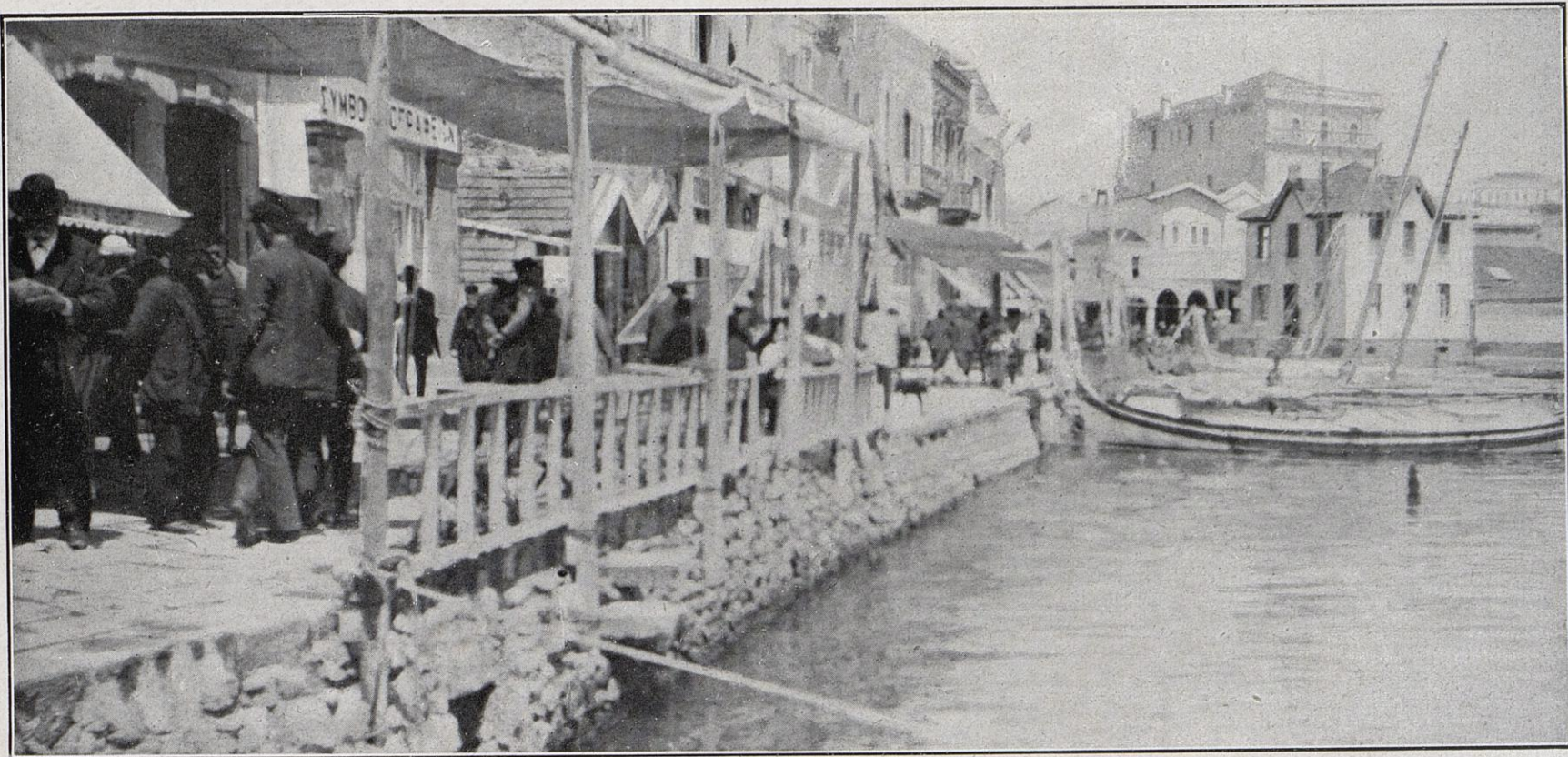
— Le soleil ne se trouverait donc plus au zénith quand sonne midi ? disent les uns...

— Le 15 juin, il ferait jour encore à 10 heures du soir..., etc...

De pareilles boutades valent-elles contre les économies que réalisait le nouveau système ? N'est-il pas bien plus humiliant de constater que dans leurs tranchées les Boches ont sur nous deux heures d'avance ou que, si vous préférez, à trente mètres d'eux, nous sommes sur eux de deux heures en retard !

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées)



Les quais du port de Mytilène, ancienne Lesbos.

LETTRES DE SALONIQUE

23 Mai 1916.

Mon cher ami,

C'est de Paris que je vous écris aujourd'hui cette lettre de Salonique, oui, de Paris où, après sept mois d'absence, je suis venu passer huit jours de permission.

N'attendez donc pas de moi des nouvelles de l'armée d'Orient. Je n'en sais, pour le moment, que ce que vous-même en avez pu apprendre par les journaux. A mon départ, tout allait pour le mieux ; les Serbes débarquaient régulièrement ; nos troupes, à la frontière, entre Guevguéli et Doiran, surveillaient les Bulgaro-Boches, échangeant avec eux quelques obus et pas mal de coups de fusil ; on continuait enfin à



Une vieille fontaine turque, à Mytilène.

se préparer avec calme et méthode pour une offensive future.

C'est en mer, par la télégraphie sans fil, que j'appris la chute du zeppelin dans les marais du Vardar et le retrait d'une partie des divisions allemandes qui tenaient le front devant nous.

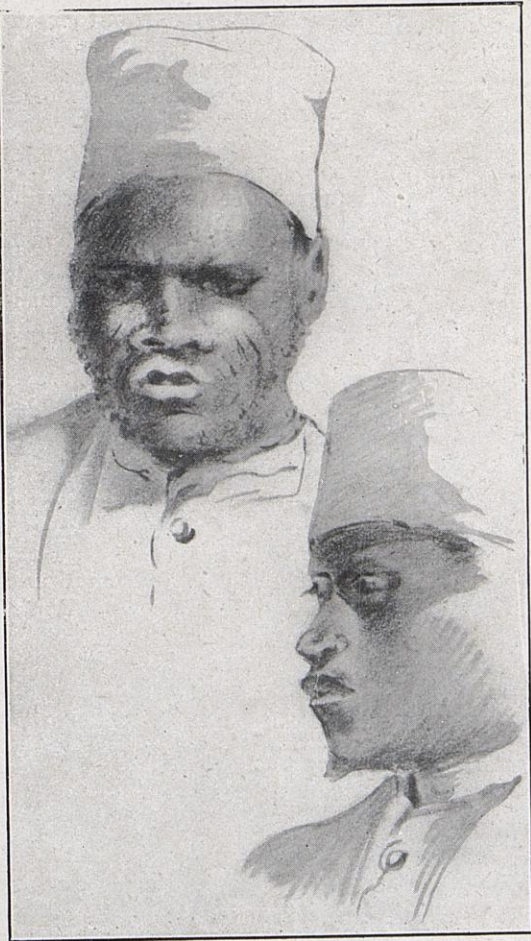
Cette dernière nouvelle me réjouit tout spécialement. En effet, si les Bulgares se trouvent de nouveau seuls en contact avec nos postes, nul doute qu'ils ne recommencent à désertir en masse.

Leur moral est fort bas et leur estomac crie famine ; les Boches s'étaient placés entre eux et nous pour les empêcher de passer à l'ennemi.

Ah ! si l'on se décidait à nous envoyer des soldats russes, nous pourrions, *sans combats*, vider en quelques semaines l'armée du roi Ferdinand d'une brigade entière, peut-être même d'une division.

Ne croyez pas que j'exagère, mon ami. Le Bulgare éprouvera une répugnance invincible à combattre ses frères slaves et il se jettera dans leurs bras avec joie à la première occasion.

Où un poste grec reçoit deux déserteurs, un poste français en attire sept ou huit ; un poste russe en recueillerait vingt-cinq ou trente. Telle est la proportion. Dites-le à Paris, vous ferez œuvre utile.

Types de passagers du " ".
(Croquis de M. E. Grand).

Mais c'est de mon voyage que je veux vous entretenir dans cette lettre. Il a été long, intéressant et assez mouvementé, puisque le bâtiment sur lequel je me trouvais eut, dans la mer Ionienne, les honneurs d'une torpille !

N'anticipons pas.

La plupart des navires étant, à cette époque-là, occupés à transporter les Serbes de Corfou à Salonique, j'attendais depuis quinze jours, mon titre de permission en poche, un départ pour la France qui ne venait pas, lorsque j'obtins, par une faveur spéciale, l'autorisation de m'embarquer sur le *qui s'en allait* chercher à Lesbos, pour les ramener à Toulon, les derniers contingents sénégalais mis en repos après la campagne des Dardanelles.

La première partie du voyage fut délicieuse ; nous n'étions que quelques permissionnaires à bord et tout le navire semblait nous appartenir.

La rêverie du Tirailleur Sénégalais.
(Croquis de M. E. Grand).



L'avant du "



Peu avant le lancement de la torpille.

Pendant le chargement des troupes, nous pûmes descendre à terre et gagner Mytilène en traversant une partie de l'île, par une belle route ensoleillée qui court au milieu des oliviers dont certains sont si vieux qu'ils ont bien pu, dit-on, connaître Sapho.

Ce paysage paisible de Lesbos, les beaux arbres d'un vert mat, aux troncs tordus, ces baies où se mirent dans une eau invraisemblablement bleue des rosiers qui succombent sous le poids des fleurs, tout cela nous changeait si brusquement de cette horrible Macédoine sauvage et stérile que nous poussions des cris d'admiration à chaque tournant du chemin. Mytilène est une ville propre, agréable, fleurie ; ses mosquées et ses minarets sont en granit rose ; de vieilles fontaines turques en marbre blanc ornent ses places aux larges dalles et dans son port minuscule glissent des barques légères aux voiles colorées.

Nous errâmes un peu au bord de la mer, contemplant, à travers une brume de chaleur, la côte d'Asie qui se silhouettait à l'horizon, l'Asie patrie de ce farouche conquérant aujourd'hui presque complètement rejeté de l'Europe balkanique qu'il tint si longtemps asservie.

Mais les heures passaient, rapides, et il nous fallut regagner en hâte notre navire sur lequel grouillait à présent un peuple de tirailleurs noirs, bruyants et joyeux. On avait dû en mettre partout : dans la cale, dans les couloirs, sur le pont.

Entassés d'une manière excessive, ces grands enfants s'étaient déjà installés et d'aucuns commençaient même les interminables parties de cartes qu'ils devaient continuer pendant huit jours jusqu'à l'arrivée à Toulon. Il nous fallait, pour passer, enjamber leurs grands corps étendus, les bousculer. Ils riaient, se poussaient avec des gestes maladroits de bons gros chiens patauds.

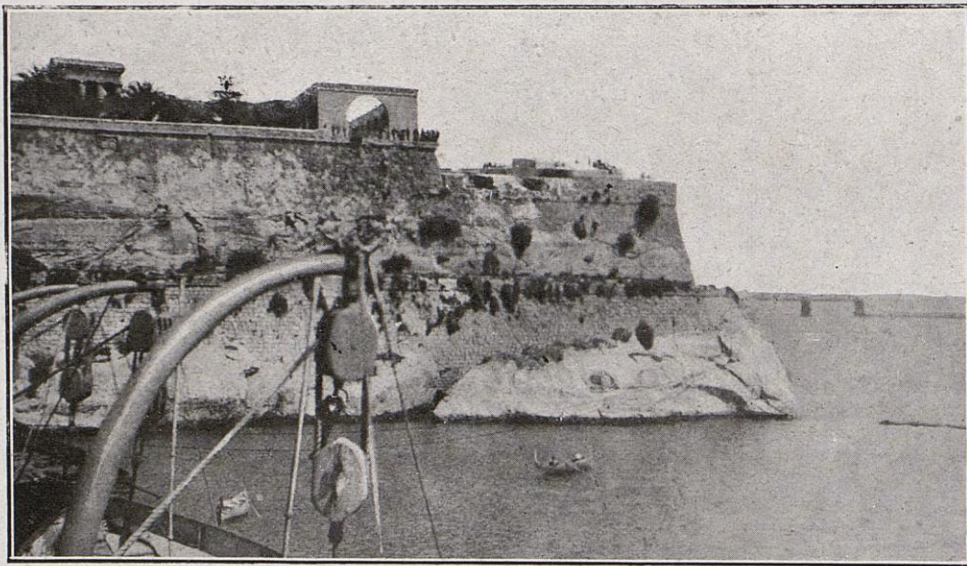
Nous partîmes et pendant trois jours aucun incident ne vint troubler le voyage. La mer était semblable à un lac et nous en bénissions le ciel, car vous pensez ce qu'aurait pu devenir ce bateau chargé de deux mille cinq cents soldats, si douze cents seulement d'entre eux avaient été malades !

Mais si ce calme de la mer présentait un avantage, il était en même temps un danger ; il rendait en effet très facile une attaque de sous-marin, d'autant plus que le ne pouvait pas filer à la vitesse maxima de ses machines, étant chargé de convoyer un autre vapeur ne donnant que neuf nœuds à l'heure.

Un beau matin, vers sept heures moins dix, le capitaine au long cours Ambroselli, commandant du navire, qui ne quittait pas sa passerelle, vit sur la mer à environ cinq cents mètres de nous une tache noire huileuse qui l'intrigua. Il la montra à son officier en second. Tous deux étaient en train de l'examiner à la jumelle lorsqu'ils en virent soudain surgir un long tube



LE COMMANDANT AMBROSELLI, dont la présence d'esprit et la décision firent éviter la torpille lancée par un sous-marin allemand.



L'entrée du port de Malte.

brillant qui sauta hors de l'eau comme un dauphin et replongea aussitôt pour continuer sa course. Une torpille ! Le commandant cria aussitôt dans son porte-voix : « A tribord ! Toute ! »

Les machines haletèrent plus rapidement ; l'homme de la barre se coucha sur celle-ci, raidissant ses muscles dans un effort surhumain. Le navire augmenta un peu de vitesse et commença son évolution lentement, lentement !

Ah ! que les secondes sont longues dans ces moments-là, mon ami. Nous apercevions le sillage bleuté de l'engin qui piquait droit sur nous ; même nous pouvions le distinguer lui-même à un mètre environ de profondeur.

Où allait-il atteindre notre navire ?... Au milieu ? Non, car le virait ferme... Enfin il fut contre nous ;... il disparut à nos yeux, sous la plage arrière du vaisseau.

Cramponnés au bastingage, nous attendions l'explosion formidable qui allait nécessairement se produire... Rien ! et, soudain, à bâbord, nous vîmes la traînée bleue qui filait loin de nous, vers l'horizon.

La torpille était passée à moins d'un mètre de notre gouvernail. Du moment où le commandant l'avait vue sortir de la tache jusqu'au moment où elle reparut à notre gauche, il s'était écoulé à peu près vingt secondes.

La présence d'esprit du capitaine Ambroselli, la rapidité de ses ordres, la sûreté avec laquelle ils furent exécutés venaient de nous sauver de la catastrophe.

Je vous réponds que nous poussâmes un rude soupir de soulagement ! On a beau être brave et avoir déjà vu bien des choses, l'idée de ce grand plongeon est un peu angoissante. A présent le navire filait de toute sa vitesse, exécutant des courbes brusques afin de déjouer une nouvelle tentative du sinistre ennemi toujours invisible qui n'osa pas venir nous attaquer en surface.

Prévenus par la T. S. F., les vaisseaux que nous distinguions au large firent demi-tour, un chalutier chargé de munitions pour Salonique vint se joindre à nous et tout le monde piqua vers Malte.

Au bout d'une heure environ, de nouveau la tache noire apparut. Le sous-marin nous suivait ; la proie était trop bonne pour qu'il y renoncât si vite. Le et le chalutier lui envoyèrent quelques obus qui nous semblèrent bien placés ; il disparut et nous ne le revîmes plus.

Bientôt, au lointain, apparurent les colonnes de fumée des chalutiers anglais qui accouraient de Malte à notre secours. Il y avait exactement trois heures que nous avions été attaqués et nous nous trouvions à quatre-vingt-huit milles de l'île anglaise.

Je vous serre très amicalement les mains.

X...



LES TERRIBLES MÉSAVENTURES D'UN FOKKER ET D'UN AVION FRANÇAIS. — L'appareil allemand, durement malmené par un de nos audacieux pilotes, fut contraint d'atterrir à moins d'un kilomètre des lignes allemandes. Tandis que les aviateurs ennemis se rendaient, on dissimula sous des branchages le Fokker pour qu'il ne soit pas repéré par les avions adverses et détruit par l'artillerie ennemie.



Mais après avoir précipité son adversaire vers le sol, l'avion français, par suite d'une panne de moteur, capote dans nos fils de fer et notre pilote, sans se faire de mal, heureusement, tombe auprès du vaincu.

LES COMBATS DANS LES AIRS

Les exploits de nos aviateurs se multiplient, et, grâce à leur intrépidité toujours croissante, nous avons obtenu des résultats magnifiques. Dans les nombreuses luttes aériennes que ces braves ont soutenues, ils ont, durant le mois d'avril, réussi à abattre trente et un avions allemands, dont neuf sont venus tomber dans nos lignes, tandis que les vingt-deux autres ont été descendus dans les lignes ennemies où on les a vu tomber en flammes et complètement désintégrés.

De notre côté, durant le même laps de temps, six, seulement, de nos avions ont eu le dessous dans les combats, et sont allés tomber dans les lignes « boches ».

A Salonique, enfin, dans les premiers jours de mai, c'est à un aviateur français que l'on doit la perte du zeppelin qui s'est abattu dans les marais du Vardar. Notre héroïque pilote avait survolé le monstre et l'avait touché de deux bombes.

Tout aussitôt le formidable dirigeable plongea, parut se tordre, et tandis qu'un nuage de vapeur l'enveloppait, des explosions se produisirent, suivies d'un embrasement prodigieux. Le pavillon et les débris du zeppelin ont été rapportés au quartier-général où cet amas gigantesque de croisillons en aluminium a obtenu un vif succès de curiosité.

Nos gravures ont trait à l'un de ces passionnants combats aériens qui témoignent de la supériorité incontestable de nos vaillants pilotes, jaloux de conserver la maîtrise dans un sport dont les Français furent les initiateurs.



Voici le brave et vaillant pilote qui a vécu ces émouvantes péripéties et qui en parle avec gaieté, comme d'une banale aventure. Dès qu'il eut touché terre, il n'eut qu'une pensée c'est d'aller contempler sa prise.



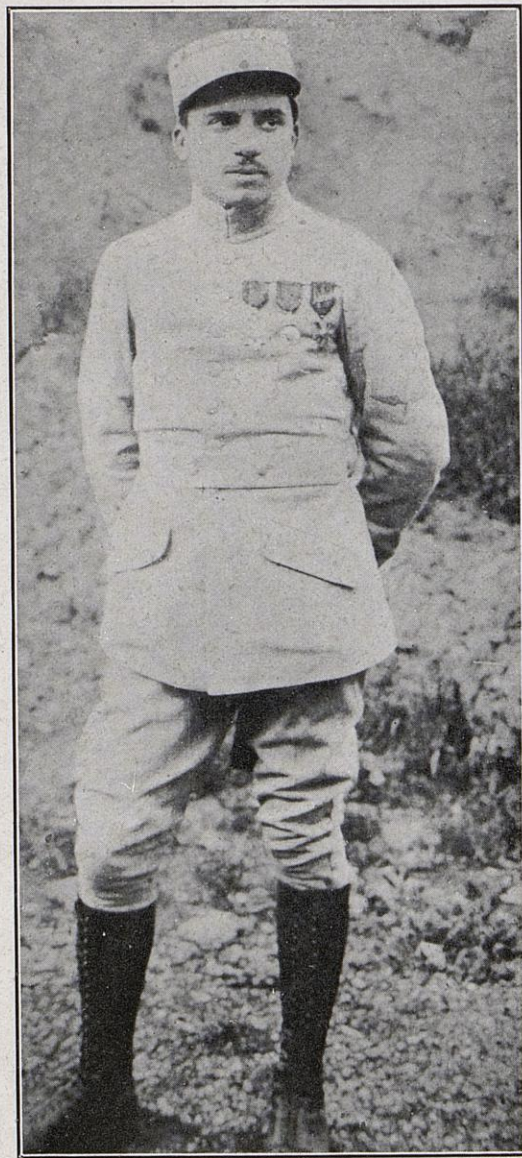
Le président Poincaré quittant la Sainte-Chapelle, que l'on a rouverte au culte pour y célébrer un service en l'honneur des membres du Barreau morts pour la Patrie.



Mgr Izart, l'éminent et très vénéré évêque de Pamiers, vient d'être nommé archevêque de Bourges.



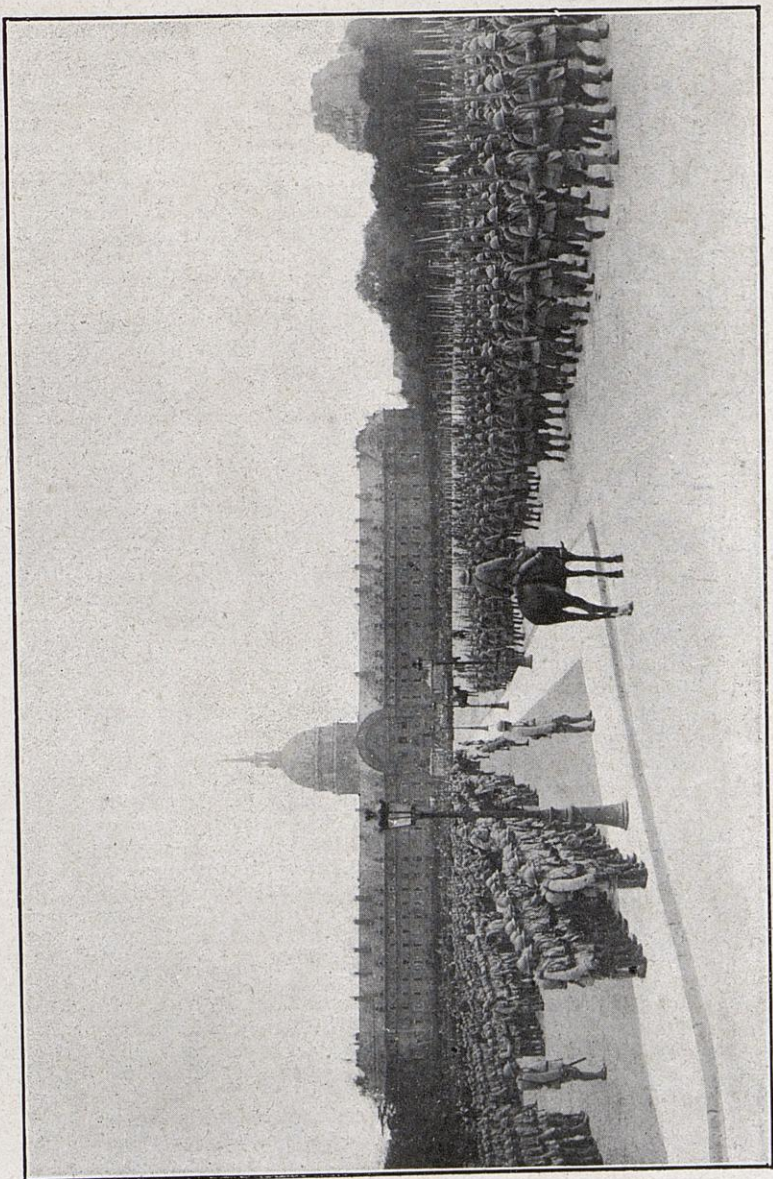
Goûter offert aux blessés par la baronne Fauqueux dans le jardin de sa demeure. Choyés, entourés de mille attentions, soigneusement gâtés, les vaillants rescapés de la guerre ont passé un excellent après-midi.



L'aviateur Gilbert qui, deux fois déjà, s'était évadé de Suisse, vient de rentrer en France où il est, paraît-il, « en sûreté ».

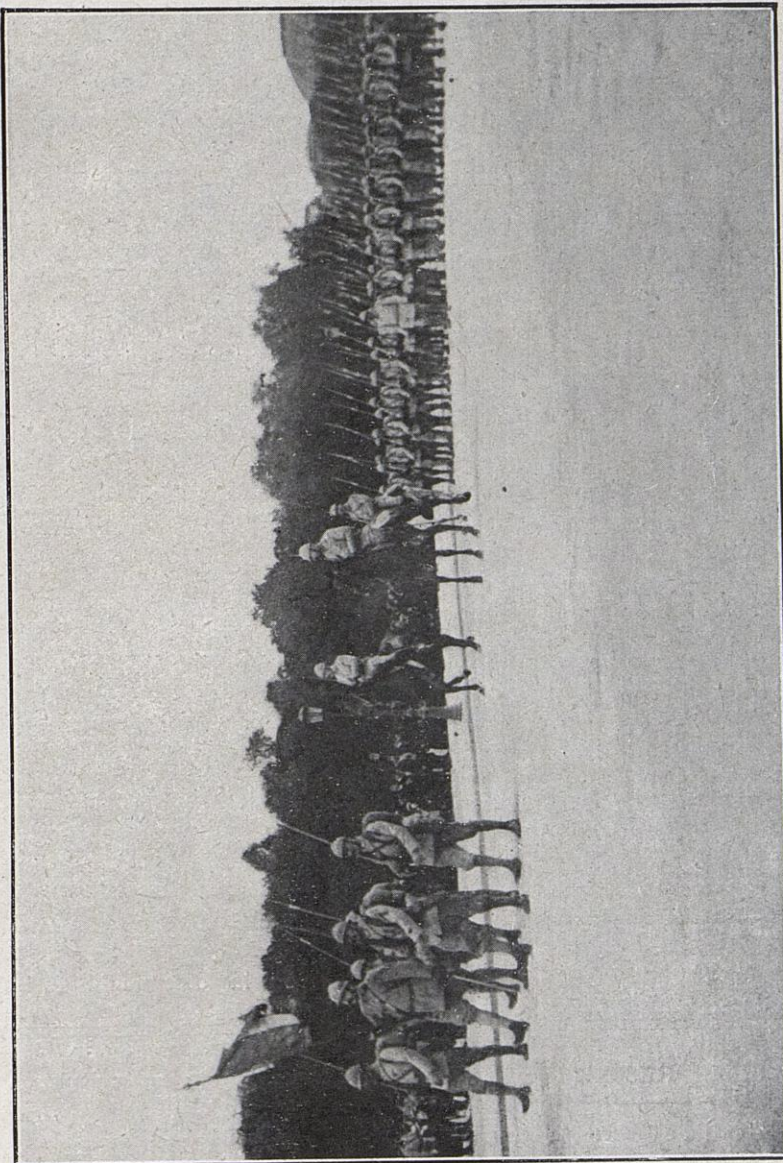


Le général Galopin, commandant de la place de Paris.

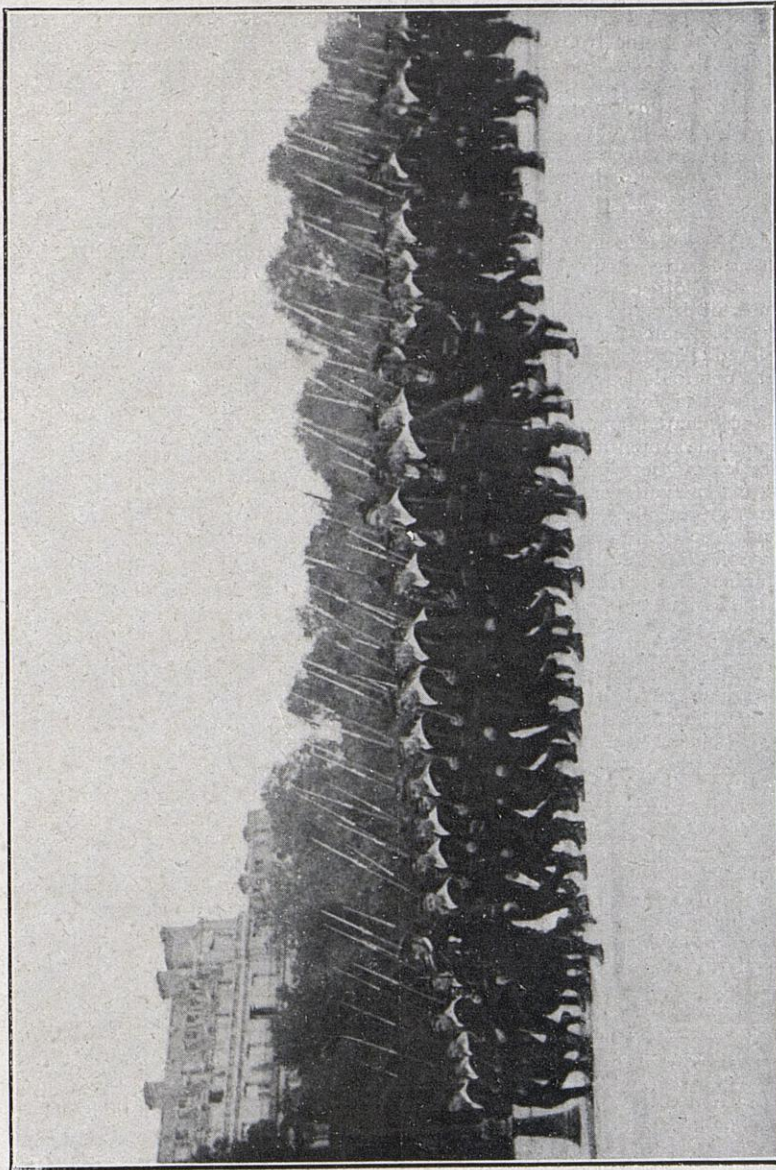


Le défilé des troupes de la garnison de Paris.

(Cliché Meurisse).



Le drapeau et sa garde, défilant au rythme entraînant de la Marseillaise.
(Clichés Naudin).



Les fusiliers marins dont le passage a été salué de chaleureuses acclamations.

LA GRANDE REVUE DE L'ESPLANADE DES INVALIDES.



Le Bois de Cumières pour la possession duquel on se bat, chaque jour, avec un acharnement formidable.

LES LIVRES NOUVEAUX

(Suite).

M. Engerand prend la précaution de nous prévenir que la paix sera illusoire si elle ne solutionne pas le débat séculaire de la fermeture de la France à l'Est et ne substitue aux frontières artificielles, dont l'insuffisance n'est que trop démontrée, les frontières naturelles tracées par la géographie.

Ces provinces que nous occuperons demain, M. de Pouvoirville s'applique à nous les faire apprécier et aimer de même qu'il les apprécie et les aime. (*Jusqu'au Rhin, Terres meurtries, Terres promises*, Berger-Levrault, éditeur). Longtemps la Lorraine et l'Alsace nous sont demeurées sinon inconnues, à coup sûr presque indifférentes. Notre curiosité ne s'est éveillée qu'au bruit du canon. Elles étaient familières à l'auteur. Trente années durant, — celles de l'enfance et de la jeunesse, — ses pas ont foulé leur sol ; il en sait les dialectes à la fois narquois et rudes ; il en a fréquenté les paysans renfermés et prudents, les montagnards frustes et droits, les ouvriers joyeux et forts, les bourgeois méfiants et probes, les aristocrates mélancoliques et fiers. Nous ne pourrions en conséquence choisir guide plus avisé. C'est derrière un historien, un géographe, que nous entreprendrons le voyage, derrière aussi un archéologue, un artiste, un poète. De cette contrée à travers laquelle il nous promène il a noté les moindres particularités, évoqué chaque souvenir dans une langue noble, dans un style élégant, coloré, imagé. En attendant de pouvoir pénétrer au sein de ces terres, promises, parcourons-les en imagination au moyen de ce livre pittoresque et éloquent, enflammé de patriotisme, frémissant d'émotion, empli de rêverie, de recueillement, dont la conclusion, comme celle du volume de M. Engerand, est qu'il ne saurait y avoir pour nous d'autre limite que le Rhin, — le Rhin où Napoléon appuyait les départements de l'empire français, où les généraux de la Révolution, les maréchaux des rois de France faisaient boire leurs chevaux, le Rhin que les missi dominici de Charlemagne traversaient ainsi qu'une rivière vassale et soumise, le Rhin sur les bords duquel les Romains plantaient les faisceaux et les aigles.

A signaler, chez Perrin, une enquête sur le problème des loyers, par M. Parisot,

enquête établie avec une scrupuleuse impartialité et qui mérite son succès ; chez Berger-Levrault, dans les Pages d'Histoire : Voix de l'Amérique latine, préface de Gomez Carillo ; Chronologie de la guerre. Dans la collection : Législation de guerre : Condition civile des mobilisés ; les droits des veuves et des orphelins des militaires tués à l'ennemi ; Le travail des femmes à domicile ; La croix de guerre et les décorations militaires.

PAUL D'ABBES.

ÉCHOS

SOCIÉTÉ NATIONALE D'HORTICULTURE DE FRANCE.

La Société Nationale d'Horticulture de France tiendra son Exposition de Printemps (Fleurs, Fruits, Légumes et Beaux-Arts horticoles) dans son hôtel, 84, rue de Grenelle, à Paris, du samedi 3 au mardi 5 juin inclus.

Il sera remis à chaque visiteur payant, un billet participant au tirage d'une tombola comprenant de nombreux lots.

Le produit des entrées est destiné à des œuvres de secours aux victimes de la guerre.

LE NEW-YORK-HERALD.

A l'occasion du quatre-vingt-unième anniversaire de sa fondation, remontant au 5 mai 1835, notre estimé et si sympathique confrère *The New-York Herald*, a publié un numéro de 128 pages, qui offre le plus vif intérêt, et qui nous raconte, entre autres faits à l'honneur de ce beau journal, comme quoi le fils de son fondateur, M. James Gordon Bennett, envoya l'explorateur Henry Stanley, à la recherche de Livingstone, perdu dans le cœur de l'Afrique.

Nous adressons, à cette occasion, tous nos vœux au *New-York Herald* qui occupe le premier rang parmi les grands quotidiens des Etats-Unis. La puissance et le succès de cette feuille tiennent à ce qu'elle est indépendante de tout parti politique comme de tout groupe financier. Le premier parmi les journaux américains, celui-ci, prit l'initiative des illustrations mêlées au texte, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir compris tout d'abord et favorisé l'utilisation des câbles transatlantiques et plus tard, de la télégraphie sans fil.

Dès son origine, le *New-York Herald* a été l'ami de la France, où l'on s'arrache

son édition quotidienne dont une partie, du reste, est composée dans notre langue.

Aussi bien en 1870 qu'à l'heure tragique de la guerre actuelle, il fut, et est resté de tout cœur avec nous contre les Allemands, et nous lui gardons une reconnaissance émue pour la campagne énergique qu'il n'a cessé de mener en notre faveur et qui nous a désormais conquis l'opinion de l'immense majorité du peuple américain.

POUR LES MUTILÉS

Association pour l'instruction notariale et le placement de Mutilés de la Guerre.

Les notaires viennent de créer une « Association pour l'instruction notariale et le placement de Mutilés de la Guerre ». Cette Association, comme son titre l'indique, a pour but de faire instruire les jeunes soldats mutilés que leurs glorieuses blessures obligeraient à choisir désormais une situation sédentaire et de les placer dans des études de notaires. L'instruction sera donnée dans des écoles de notariat, dans les études mêmes, ou par correspondance. Les candidats seront dirigés et aidés pécuniairement par l'Association. S'adresser pour tous renseignements au siège de l'Association, 22, rue d'Athènes, Paris et au siège de la Basoche des clercs de notaires, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

SITUATIONS D'AVENIR.

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

THÉÂTRES

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA. — *Une Fête chez La Pouplinière. Le sommeil d'Ossian. Chant de guerre.*

L'Opéra vient de fermer ses portes, après une saison occupée à des essais extrêmement difficiles, auxquels la direction entière s'est employée courageusement. Les auditions de musique ancienne qui étaient la base de ces représentations n'ont pas donné les résultats même artistiques que l'on en attendait, par la seule faute du cadre immense dans lequel il s'agissait de présenter ce qui, pour être exact, ne pouvait être que miniature.

La dernière de ces reconstitutions n'échappe pas à cette critique, aussi la danse attira-t-elle le meilleur du succès, dès

que M^{lle} Aïda Boni et M. Aveline parurent. Car la danse est à sa place à l'Opéra, tandis que M. Gresse et M^{me} Bugg, malgré tout leur talent, ne parviendront jamais à animer sur ces planches-là un duo destiné à plaire pour des détails et des farces, ce duo fût-il signé Pergolèse. Le théâtre musical est destiné, on l'oublie trop souvent, à satisfaire à la fois les oreilles et les yeux ; il est dangereux de modifier quoi que ce soit, au cadre pour lequel une œuvre a été conçue, il vaut en tous cas mieux le rapetisser que l'agrandir.

Les airs de Philidor que détaillent M^{me} Lormont et M. Dufranne ne présentent pas le même inconvénient, car ce sont presque des chansons, et ce genre-là, s'il est bien traité et bien interprété, comme c'est le cas, réussit sur les grandes et les petites scènes. Mais la remarque s'applique aussi à *Roméo et Juliette* dont nous avons entendu le 2^e acte, celui du jardin, délicieusement joué et chanté par M^{me} Gabrielle Gills. Ceux qui se souviennent de l'œuvre à l'Opéra-Comique, n'ont pas cessé de déplorer qu'elle ait changé de théâtre, ils le déplorent d'autant plus quand l'interprète a les qualités de finesse, de charme dans le détail qui conviennent si parfaitement à la musique de Gounod.

Si la mise en scène de la *Fête chez La Pouplinière* est aussi adroite et heureuse que possible, celle du *Sommeil d'Ossian* paraît tenir compte du goût moderne beaucoup plus que des habitudes de l'époque. Enfin le *Chant de guerre* de M. Fl. Schmitt ne devra jamais être exécuté sans que l'on rappelle avec soin la date à laquelle il fut écrit, car il synthétise puissamment notre état d'âme actuel, nos cœurs ne cessant d'être étreints par la pensée de l'heure présente, tandis que nous avons encore présent à l'oreille le son des instruments de paix et que nous percevons là-bas, là-bas, les clairons de la victoire qui s'essaient.

C'est bien là, je crois, ce que veut évoquer la prose rythmée que M^{lle} Gall, malgré le timbre éclatant de sa voix, ne parvient pas à nous faire entendre d'un bout à l'autre. Trop nombreux sont les choristes auxquels le compositeur a demandé le maximum de sonorité en ne leur confiant, comme paroles, que la syllabe ah ! Elle lui suffit pour qu'ils expriment les sentiments les plus divers, mais cela n'aide pas l'auditeur à comprendre.

Marcel FOURNIER.